



DU MONDE

Un si charmant frisson

La Maison de poupée hantée
de Montague Rhodes James

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Jean-Pierre Ohl, *L'Arbre vengeur*, Bordeaux,
2026, 226 pages, 22 euros.



Jacques Tourneur a tiré en 1957 son dernier grand film, *Rendez-vous avec la peur* (*Night of the Demon*), une « série B » très fidèle au style de James dans son refus de montrer frontalement l'horreur. L'ajout d'un monstre, imposé au cinéaste par les producteurs, détruisit en partie ses efforts, mais son ridicule ne fit que rendre plus évident en creux les génies ici unis de Tourneur et de James.

Car, là où Lovecraft n'hésite pas à brouiller les visions de cauchemar qu'il fait naître sous des salves d'adjectifs, James joue sur la familiarité. Son registre, sa signature, c'est la sobriété, et son arme, l'allusion. Il est élégant, discrètement ironique, et, comme le dit Ohl, « le plus plat et le plus poétique, le plus démodé et le plus moderne – bref, le plus paradoxal des écrivains anglais de son époque, pourtant très bien pourvue en la matière ». Ses fantômes, presque plus charnels que ses personnages, n'ont rien d'éthéré ni de vaporeux. Il décrit leur présence comme si elle était naturelle et les laisse intervenir comme il fait parler les vivants. C'est par un simple détail, une marque distincte, un léger signe d'étrangeté qu'ils révèlent leur vraie nature. Et l'on n'en saura guère plus. James ne nous donne pas d'explication : il nous laisse supposer, à mi-chemin entre le frisson et le doute. Aurions-nous simplement rêvé ?

HUBERT PROLONGEAU.

SOCIÉTÉ

CONTRE-HISTOIRE DE L'HUMANITAIRE. – Bertrand Bréquerville

Éditions critiques, Paris,
2025, 276 pages, 20 euros.

D'abord responsable de programme puis chargé de recrutement pour l'organisation non gouvernementale (ONG) Médecins du monde, Bertrand Bréquerville en poursuit, dans ce troisième essai consacré à l'action humanitaire, l'histoire critique. À rebours des conceptions traditionnelles s'appuyant sur les grandes « ruptures » – l'humanisation de la guerre avec la « rupture Solférino » au XIX^e siècle, l'intégration de l'humanitaire dans l'ordre international post-1945, l'émergence du droit d'ingérence dans les années 1970 –, il montre comment l'humanitaire s'est structuré autour d'idéologies spécifiques : le colonialisme, l'anticommunisme puis le néolibéralisme. Bréquerville plaide pour une réflexivité des représentations et pratiques des acteurs. Car il s'agit aujourd'hui, explique-t-il, d'une entreprise d'adaptation aux nouveaux impératifs économiques et politiques, pour un secteur plus que jamais imbriqué dans les logiques de domination. D'où un appel à imaginer une façon non coloniale d'envisager l'aide internationale.

ANTONIN HOFFMANN

VERS UNE SCIENCE SOCIALE DU VIVANT. – Bernard Lahire

La Découverte, Paris, 2025,
256 pages, 20,50 euros.

Dans le sillage de son essai antérieur *Les Structures fondamentales des sociétés humaines*, le sociologue Bernard Lahire revient dans un entretien avec Laure Flandrin et Francis Sasseigne sur la genèse de son projet scientifique. Quand les théories sur la montée de l'individualisme sont en vogue, il invite à distinguer « dans les plus du social » entre la réalité des processus d'individualisation et les représentations que l'on se fait des individus. Sa métaphore du « social à l'état plié » voudrait signifier que le monde social ne s'impose pas seulement comme réalité extérieure sous forme collective ou institutionnelle, mais que celle-ci persiste en nous, « pliée », sous forme de dispositions incorporées. Il soutient également que l'histoire des sociétés humaines ne serait que la « continuation de l'histoire naturelle par une espèce particulièrement culturelle ». Au cours de notre histoire évolutive, vie sociale et transmission culturelle précéderaient de très loin l'apparition du genre *Homo*. Une réinscription décentrée de l'histoire humaine dans celle des sociétés animales, comme enchâssée au sein de celle du vivant.

DOMINIQUE DESBOIS

POLITIQUE

NOUVEAU PEUPLE, NOUVELLE GAUCHE. – Sous la direction de Julien Talpin

Éditions Amsterdam, Paris,
2025, 320 pages, 18 euros.

Postuler le « divorce » – supposé définitif – entre gauche et classes populaires est devenu un cliché cher aux divers commentateurs. L'ouvrage élaboré sous l'égide de l'Institut La Boétie (ILB) vient l'interroger. Il analyse les mutations subies par les catégories dominées ces trente dernières années pour mieux saisir les reconfigurations de leur rapport au camp du progrès. Quelles sont les classes populaires au XXI^e siècle ? Y a-t-il droitisation ou démission ? Quel peut être le rôle des syndicats ? Après l'entretien introductif entre Nancy Fraser et Jean-Luc Mélenchon, vingt et un chercheurs – dont Samuel Hayat, Julian Mischi, Vincent Tiberj – entreprennent de donner des outils pour dépasser l'opposition entre France « des bourgs » et France « des tours ». Rachel Silvera s'emploie notamment à montrer comment les travailleuses ont en commun de « subir de plein fouet des réductions de moyens drastiques, tout en assurant toujours [des] fonctions essentielles ». La postface de la présidente de l'ILB Clémence Guetté entend, elle, réaffirmer la possibilité d'« une nouvelle interface au service du peuple nouveau ».

BRYAN POUGET

HISTOIRE

L'AFFAIRE BEN BARKA. – Stephen Smith et Ronen Bergman

Grasset, Paris, 2025, 576 pages, 28 euros.

L'enlèvement à Paris, puis l'assassinat en octobre 1965 de Mehdi Ben Barka, chef de l'opposition marocaine et leader tiers-mondiste, sur fond de décolonisation et de guerre froide, hante encore les consciences : au Maroc, où le silence reste total, et en France, où une instruction judiciaire est à nouveau relancée... Les auteurs ont repris ici l'ensemble des procès-verbaux, enquêtes, études, articles qui avaient fini par former un puzzle incompréhensible – résultat d'une quête sans fin autour d'un assassinat sans cadavre. Avec leurs propres apports – une nouvelle analyse fouillée des archives du service secret tchécoslovaque, qui avait recruté Ben Barka, et l'obtention inédite de notes internes du Mossad –, ils pensent avoir enfin déterminé l'ensemble des responsabilités dans ce « crime d'États », au pluriel. Leur livre, passionnant, replace dans un contexte géopolitique de plusieurs décennies ce qui aura été, côté français, le plus grand scandale de la V^e République, côté marocain, le présage des « années de plomb », et enfin, côté israélien, le début d'une complicité souterraine avec Rabat qui finira par déboucher... sur les accords Abraham.

PHILIPPE LEYMARIE

UN PRINTEMPS OTTOMAN. La révolution jeune-turque de 1908. – François Georgeon

Les Belles Lettres, Paris,
2026, 306 pages, 26,90 euros.

Depuis quelques décennies, la révolution déclenchée par les Jeunes-Turcs en 1908 pour s'emparer du pouvoir dans l'Empire ottoman a retrouvé une place non négligeable dans l'historiographie. Il manquait encore une synthèse en français portant sur cet événement majeur. C'est là ce que propose François Georgeon, directeur de recherche émérite au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), dans un essai parfaitement accessible au profane et enrichi de seize planches. En s'appuyant notamment sur des archives de presse, des souvenirs de militants, il rend compte de la généalogie de cette révolution et des enjeux, espoirs, contradictions qui se font jour, de juillet 1908 à août 1909. « Avoir 20 ans en 1908 »... La « fête révolutionnaire », dans les Balkans, à Istanbul, célèbre une modernisation et une libération, la restauration de la Constitution, la disparition de la censure, un système multipartite, la présence des femmes dans l'espace public... Succédera à ce grand bouleversement un « constitutionnalisme illibéral » puis, avec la guerre, la fin de l'Empire.

LÉOPOLD MOULIN

LA PROPAGANDE NAZIE. Projet, actualité et critique catégorique. – Alexander Neumann

Kimé, Paris, 2026, 150 pages, 18 euros.

C'est avec les outils de la théorie critique qu'Alexander Neumann analyse la propagande nazie et ses prolongements actuels. Il démontre qu'il ne s'agit pas d'un simple système de discours, mais d'un modèle d'organisation politique incluant la radio, le cinéma, l'université, l'économie et l'État. L'objectif n'étant pas l'« influence », mais le pouvoir, et la destruction des ennemis désignés : la gauche et les Juifs. L'une des sources d'inspiration de cette propagande était un ouvrage de Henry Ford, *The International Jew* (1920), et sa théorie du complot judéo-bolchevique. La voiture Ford a aussi servi de modèle – pour la Volkswagen, la « voiture du peuple ». Le septième congrès du Parti national-socialiste à Nuremberg (1935) et les Jeux olympiques de 1936 – « immortalisés » par les films de Leni Riefenstahl – illustrent la maîtrise par le régime des techniques modernes de l'industrie du spectacle.

MICHAEL LÖWY

LITTÉRATURE

Trieste, concentré d'histoires

JAMES Joyce (1882-1941) l'Irlandais y a traîné ses souliers, le romancier Italo Svevo (1861-1928) et le poète Umberto Saba (1883-1957), deux figures majeures de la modernité italienne, y sont nés et y ont toujours vécu. Trieste est un mythe littéraire, cultivé par certains auteurs contemporains, comme Claudio Magris, qui a tant fait pour célébrer ses cafés, comme le San Marco (1). Cet établissement, ouvert le 3 janvier 1914, peut résumer l'histoire de cette ville de frontière, si longtemps disputée. Haut lieu de l'irréductible italien alors que la ville faisait encore partie de l'empire d'Autriche-Hongrie, il fut mis à sac par des émeutiers pro-habsbourgeois lors de l'entrée en guerre de l'Italie, en mai 1915.

Aujourd'hui, c'est un café-librairie où certains Triestins peuvent passer toute leur journée, tandis que défilent les touristes.

Ville de frontière, oui : rattachée à l'Italie en 1918, mais qui faillit devenir yougoslave en 1945, centre d'un « territoire libre » garanti par les Nations unies de 1947 à 1954 avant d'être restituée à l'Italie, Trieste a toujours été plurilingue, même si la minorité slovène ne fait plus guère entendre sa voix dans le centre de la cité – elle s'est repliée dans les villages du Karst qui surplombent la mer. La Slovénie fête cette année Srečko Kosovel, mort en 1926 d'une méningite à 22 ans. Celui qu'on a appelé le Rimbaud slovène,

issu d'une vieille famille triestine, est né à Sežana, aujourd'hui en Slovénie, sur les hauteurs qui dominent la ville – « fier jeune homme chantant dans la nuit » (2). Feu le doyen des lettres slovènes et européennes, Boris Pahor (1913-2022), est à jamais triestin (3). Témoin, enfant, de l'incendie du Narodni Dom, le Centre culturel slovène, en 1920, par les milices fascistes, cet ancien résistant n'a jamais cessé de plaider pour une réconciliation italo-slovène garantissant les droits de la minorité à laquelle il appartenait.

Christophe Solioz a dirigé un ouvrage où l'on retrouve les voix de Boris Pahor, Biagio Marin, Paolo Rumiz, et dans lequel quatre portfolios chantent la ville (4). Sont mis en lumière tous les aspects de la mosaïque triestine, et évoquées toutes les cultures qui la fondent ainsi que la dimension maritime et portuaire de la ville, permettant un développement fulgurant au XIX^e siècle. Et il rappelle le propos de Claudio Magris, qui assurait que « Trieste est comme un collage où le temps ne guérit pas les blessures ».

Ville de frontière, toujours, et notamment du temps de la Yougoslavie socialiste, dont les citoyens se pressaient au marché de Ponte Rosso, débordant de blue-jeans et de produits de l'Ouest à bas coût. Enfin, elle fut un balcon accroché au flanc des Balkans en feu, où journalistes et humanitaires faisaient parfois escale. C'est cette histoire qu'évoque Federica Manzoni, dans un magnifique roman (5), qui n'oublie pas d'évoquer ces « ombres » toujours si présentes, celles des exilés d'hier et d'aujourd'hui, qui se pressent toujours aux abords de la gare de Trieste, point d'arrivée de la « route des Balkans ».

JEAN-ARNAULT DÉRENS.

(1) Claudio Magris, *Microcosmes*, traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Gallimard, coll. « Folio », Paris, 2000.

(2) Srečko Kosovel, *Les Intégrales*, traduit et préfacé par Mathias Rambaud, Fata Morgana, Saint-Clément-de-Rivière, 2025, 216 pages, parmi lesquelles des gravures de Zdenko Huzjan, 25 euros.

(3) Les romans de Boris Pahor dans leur quasi-totalité sont disponibles en traduction française, notamment aux éditions Noir sur Blanc et Phébus/Libretto.

(4) Christophe Solioz (sous la dir. de), *Trieste, la littérature pour territoire*, Georg, Genève, 2025, 144 pages, 28 francs suisses.

(5) Federica Manzoni, *Retour à Trieste*, traduit par Laura Brignon, Albin Michel, Paris, 2026, 352 pages, 22,90 euros.

PEINTURE

Le travail à l'œuvre

AU XIX^e siècle, avec la révolution industrielle et les mutations qu'elle entraîne, le travail devient un thème artistique majeur. En témoigne une exposition présentée, pour une partie des œuvres, au Musée d'Orsay, et pour l'autre partie dans une vingtaine d'institutions en région. Toutes sont réunies dans le catalogue, conçu sous forme d'entretiens avec trois historiens et une sociologue (1). Michelle Perrot souligne la persistance de stéréotypes : force physique, maîtrise technique et solidarité collective inscrivent le travail dans un imaginaire progressiste fortement genré. Les corps masculins s'imposent sous le soleil (*Les Bateurs de pieux*, de Maximilien Luce), tandis que les figures féminines ont la texture des ombres tramées par la servitude (*La Tasse de chocolat après le bain*, d'Edgar Degas). Dominique Méda questionne le travail comme norme sociale, dont l'absence devient facteur d'exclusion (*Sans travail*, de Victor Selb). François Jarrige analyse l'impact du machinisme sur l'usure des corps (*Pierreuse*, de Théophile Alexandre Steinlen). Bertrand Tillier met en lumière la dimension politique des images : dans *Le Démolisseur*, de Paul Signac, longtemps proche, comme



Steinlen, des anarchistes, la pioche peut autant construire que saper l'ordre établi.

PHILIPPE PATAUD CÉLÉRIER.

(1) *Cent œuvres qui racontent le travail*. Exposition (vingt-deux lieux) mars-septembre 2026. Catalogue, sous la direction de Clémence Raynaud, Musée d'Orsay - Grand Palais RMN, Paris, 2026, 256 pages, 35 euros.